

## L'ADIEU AUX COLONIES

Pile au centre, altière, la France se dresse sur la terre, entre mer et ciel, tournée vers la droite, de profil, sous les traits d'une femme brune à la peau mate, la République frottée à tous les soleils de la planète, encapuchonnée d'un manteau rouge, doublé hermine, qui laisse largement apparaître la robe à l'antique d'un blanc immaculé sous laquelle tu devines les hanches fortes, fécondes, la France pacificatrice, une colombe dans la main gauche, donnant la main à une autre femme brune et puissante, vraisemblablement l'Europe, les pieds de la France perdus dans les pampres où un angelot frisé blond, une branche d'olivier à la main, agite son petit corps rose, un phylactère déroulé au sol, vide de toute écriture, vierge de l'histoire sans doute encore à tracer mot après mot, ou bien d'une histoire indicible, ou bien encore d'une histoire aux lettres déjà effacées ... abritée, la France, sous un dais de feuillage où roucoulent des colombes tandis que, telles des apparitions, suspendues dans un ciel très bleu, un ciel bleu roi, les caravelles s'avancent, toutes voiles dehors, blanches comme des fantômes, dans une infinie lenteur parmi les arbres de la jungle, au ras du fleuve, telles que purent les voir arriver les natifs au détour d'un méandre du fleuve boueux, glissant lentement sur le fleuve immobile, les natifs pris entre l'effroi et l'émerveillement, un premier navire, puis deux,

puis trois ... l'incroyable apparition qui changea l'infinie face plate de la terre en une minuscule boule bleue à peine grosse comme le poing roulant dans l'infini bleu nuit du ciel ... la France au centre des cinq continents : en bas à gauche l'Océanie, sensuel corps cuirassé de cuivre aux cheveux d'algues, allongée sur un cheval marin blanc, le ventre bombé, drapée dans un paréo jaune tatoué de fleurs de tiaré d'où émerge une longue jambe cuivrée et fléchie ... à droite l'Amérique également portée par un cheval marin sous les traits non pas d'une Indienne comme tu aurais pu t'attendre mais d'une fille des puritains venus de l'autre côté de l'océan, blonde permanentée tout juste sortie d'un de ces temples de la Beauté où les New-yorkaises rendaient alors leur culte au moi, corps élancé, élastique, sportif, à la peau rose, sanguine, enveloppée dans un drapé bleu d'où surgit un bloc de grattieriel blancs à la façon d'une maquette en plâtre, une grisaille aux ombres bleutées, à l'extrémité du drap bleu un pied relevé émerge, également rose ... puis en haut à gauche de la France voici l'Asie, fière idole aux bras multiples abritée sous un riche parasol à franges, au corps de bronze doré paré de bijoux dorés, juchée sur un éléphant blanc caparaçonné d'or et de pourpre, fixant dans les yeux un énorme serpent naja vert bronze, suivie de deux porteuses aux seins de bronze nus tenant sur la tête de hauts arrangements de comestibles, gâteaux ou fruits à la manière de pièces montées, à l'arrière-plan desquels tu peux entrevoir des fragments de drapeaux avec leurs hampes, elles-mêmes précédées, les porteuses, d'une bayadère, le casque d'or retroussé à l'endroit du cou, surmonté d'un couronnement de stûpa doré, le corps gainé de noir et partiellement cuirassé d'or, les seins protégés de globes ouvragés d'où partent vers la ceinture d'or trois chaînes orfévrées, la main droite posée sur la hanche, la main gauche déployant un éventail de plumes blanc immaculé ... puis en

haut à droite de la France voici l'Afrique au corps d'ébène, abritée sous une large feuille de la forêt d'aloès, de palmiers et d'euphorbes, puissante, musculeuse, nue à l'exception d'une mince ceinture jaune et d'une cape rose, moussue, coiffée de plumes blanches, une énorme boucle d'oreille suspendue au lobe, allongée sur un éléphant lui-même noir, orné de tissus aux motifs géométriques noirs et rouges à pompons blancs, suivie de porteuses aux seins d'ébène nus tenant sur la tête des calebasses, des pots garnis de plantes et de statuettes, l'une un enfant dans le dos, s'avancant dans la jungle d'aloès, de palmiers et d'euphorbes d'où émerge une énorme fleur rose chair dont tu peux apercevoir l'intérieur des corolles d'un rose plus foncé, vif, sanguin ... ensuite de part et d'autre de la France voici que la République se déploie, se dédouble, se fragmente, toujours vêtue de rouge, sous les traits de la Science compas à la main, le globe terrestre en son giron, d'austères ouvrages à ses pieds, sous les traits de l'Art puis de la Justice les yeux bandés, massive, un gigantesque glaive pointé en terre sur lequel s'enroule un énorme serpent, à ses pieds un cactus d'où émerge une tête de bison sur fond de caravelles blanches toutes voiles déployées, puis sous les traits de la Paix, blonde à serpe d'or, un amour blond aux ailes d'or sur l'épaule, à ses pieds un négrillon amoureux dressé vers elle, également sur fond de caravelles, puis sous les traits de la Liberté, puissante, drapée de blanc, une jambe nue en avant, musculeuse, les bras tendus vers le haut faisant se dresser les seins sous le drap, le manteau rouge et l'abondante chevelure noire soulevés par un grand vent, sur fond de cheval blanc aux ailes d'or, puis sous les traits du Travail, cette fois solide paysanne ou ouvrière conduisant un bœuf par un mince ruban torsadé, appuyée sur une masse, encadrée d'une gerbe de blé doré et d'une ruche d'abeilles sur fond de vigne et de caravelles, sous les traits de l'Industrie une fileuse et du

Commerce une balance à la main, toutes incarnations projetées à fresque sur les murs de cette salle des fêtes ... et maintenant si tu lèves les yeux tu vois sous le plafond en encorbellement un ciel bleu sombre, bleu roi, parsemé de caravelles aux voiles blanches et gonflées, étoiles légères, messagères venues de l'au-delà lorsqu'elles accostèrent l'île ici placée au centre, au-dessus de la porte ... et si tu baisses les yeux tu verras à tes pieds le sol mosaïqué où se reconnaissent la svastika, l'idéogramme « Bonheur », le cercle de feu de Vishnu, la croix potencée des Dogons, des éléphants et des fleurs, alors tu franchis la porte en arrière et tu lis sur la dentelle de ferronnerie

LE VI MAI MCMXXXI  
CET EDIFICE  
A ETE INAUGVRE PAR  
G. DOUMERGUE PRESIDENT DE LA REPUBLIQUE  
P. REYNAUD ETANT MINISTRE DES COLONIES  
LE MARECHAL LYAUTEY COMMISSAIRE G<sup>L</sup>  
DE L'EXPOSITION COLONIALE INTERNATIONALE

... à main gauche tes pas te portent alors vers le salon du ministre sur le thème de *L'Apport de l'Afrique à la France* où tu reconnais le Prophète et l'archange Gabriel mais aussi Apollon, ou plutôt Orphée et sa lyre charmant les plantes, les animaux et les villageois africains, dont une immense muse, ou plutôt Eurydice noire sur fond de Pégase et des cités de Djenné et de Tombouctou ... à main droite tes pas te portent vers le salon Lyautey sur le thème de *L'Apport de l'Asie à la France* où tu reconnais Bouddha, Confucius et Krishna lui aussi entouré de créatures en adoration, le fauteuil du commissaire général en tapisserie de couleurs vives d'où surgit le coq gaulois protégeant ses colonies, l'éléphant et le chameau, frappé du sigle RF, le commissaire-maréchal au prénom de

saint chasseur sorti de sa retraite de Thorey (Meurthe-et-Moselle) pour mettre en application sa devise *The soul's joy lies in doing* et organiser cette exposition coloniale internationale ... et maintenant tu franchis en arrière la porte d'entrée et tu passes sous la figure de géante maternelle, la France ou la République cette fois surmontée de pampres, avec toujours la Paix et la Liberté mais aussi cette fois Pomone et Cérés échappées du fonds antique, à gauche l'Afrique, toujours « primitive », à droite l'Asie, toujours « raffinée », un tableau minéral qui déploie sur l'étendue de la façade des visions en bas-relief de villes portuaires aux noms sculptés Le Havre, Bordeaux, Marseille la porte de l'Orient, des hommes et des femmes au travail, des navires en route, des fragments d'inventaires de matières premières, plomb, cuivre, arachide, caoutchouc, dans une nature exubérante où tu distingues un troupeau d'éléphants au galop, les gracieux antilopes, les zébus placides, les crocodiles, les poissons, un tigre enserré par un python, des oiseaux, des listes de noms de pays ... soyez féconds avait-il dit, multipliez, emplissez la terre ... soyez la crainte et l'effroi de tous les animaux de la terre et de tous les oiseaux du ciel, comme de tout ce dont la terre fourmille et de tous les poissons de la mer : ils sont livrés entre vos mains ... tout ce qui se meut et possède la vie vous servira de nourriture, je vous donne tout cela au même titre que la verdure des plantes ... pour vous, soyez féconds, multipliez, pullulez sur la terre et la dominez ... et c'est ce qu'ils firent ... maintenant le bâtiment t'apparaît dans toute sa beauté minérale, granitée, monumentale, distillant l'incomparable sensation physique donnée par l'architecture d'alors dans l'usage encore pionnier du béton armé, le bâtiment précédé de palmiers vraisemblablement choisis d'une espèce naine afin de renforcer sa monumentalité, aujourd'hui négligé, d'allure étriquée malgré les bassins à l'image des océans qui baignaient les quatre parties de

l'empire, fané, le gravier mal égalisé, les deux mats des trois couleurs piquetés de rouille, les macarons marqués RF ternis, une bâtisse fatiguée, comme déplacée, jaillie d'un temps révolu et venu d'un espace aujourd'hui mort ... puis tu te retournes vers le monument au commandant Marchand affront de Fachoda 1898 Kitchener les sources du Nil et un peu plus bas vers l'entrée du métro t'apparaîtra, également anachronique, la haute et incroyable figure guerrière en bronze doré de *La France colonisatrice* dite parfois *La France civilisatrice*.

Tout commença, à la porte Dorée, par un jardin colonial avant que n'émerge dans le cerveau des hommes politiques, puis que ne se réalise le musée permanent des Colonies, au moment où l'empire atteignait son apogée, le point ultime au-delà duquel les enfants les plus perspicaces de la mère patrie prophétisaient déjà sa fin. Mais, quel musée peut-il prétendre à la permanence ? Cette appellation formulait un vœu d'immortalité, un charme destiné à prolonger la fiction de cet empire comme les jeux d'enfants qui commencent par « pour dire que... » et se poursuivent par « comme si... » et même parfois par « comme si que... », comme si que le monde d'hier devait durer toujours.

1931. L'exposition coloniale internationale. Mise en scène du double mouvement, du va et vient entre la métropole et ses colonies, l'œuvre réalisée par la France dans son empire en symétrie de l'apport des colonies à la métropole, la vaste construction en images visible à la porte Dorée exalte toujours ce grand flux et reflux en une figuration des mouvements planétaires que tes récents ancêtres écoutaient comme la respiration naturelle du monde : la France pile au centre, renfermée dans le sanctuaire de cette salle des fêtes, la fresque dite *L'apport de la France à l'outre-mer* ou parfois *La*

*France et les cinq continents* en pendant des compositions des deux salons, *L'Apport de l'Afrique à l'Occident* et *L'Apport de l'Orient à l'Occident*, visions spirituelles reprises pour ainsi dire en grand et incarnées dans le travail, la production et le commerce sur le relief en pierre taillée de la façade, toutes scènes où s'immisce le souvenir des parties du monde faisant hommage de leurs richesses telles qu'elles figuraient aux murs de l'escalier des Ambassadeurs au château de Versailles, telles que tu peux les voir au couronnement de la cour de Marbre, les animaux des quatre parties rapportés et enfermés dans la ménagerie, au centre de l'univers, à Versailles, les plantes des quatre parties rapportées et acclimatées au jardin du roi, au centre de cette partie que les Anciens avaient appelée Europe du nom de la déesse à la peau blanche et veloutée, enlevée de son rivage par le taureau blanc aux cornes en croissant de lune, emmenée par-delà la mer tandis que ses frères partis à sa recherche fondaient, là où leur pied se posait, des colonies.

Dès 1935, une fois refermées les portes de l'exposition coloniale, le musée rebaptisé musée de la France d'outre-mer est confié à l'écrivain et critique d'art natif de la Réunion Ary Leblond, lauréat du prix Goncourt 1909 pour son roman au titre adverbial à la manière de Joris-Karl Huysmans et national à la manière de Maurice Barrès, *En France*. Les collections déroulaient le phylactère d'une histoire qui s'ouvrait sur la galerie des ancêtres, un défilé de figures réincarnées qui sait les unes dans les autres depuis Godefroy de Bouillon 1058-1100 chef de la première croisade et souverain du royaume de Jérusalem jusqu'au maréchal Lyautey 1854-1934 qui avait fini par décéder dans sa solitude de Thorey en Meurthe-et-Moselle, défilé permanent et alors inachevé où les figures venaient s'ajouter les unes aux autres, dernière en date le général Leclerc après reprise en main de l'Indochine comme

on disait. Cette geste essentiellement guerrière s'était accompagnée des manifestations des arts et lettres exotiques auxquels le musée rendait hommage par l'invitation à contempler les vues des peintres Gabriel Decamps, Eugène Fromentin et Gustave Guillaumet avec les yeux desquels, selon ses propres dires, le soldat Hubert Lyautey regardait lui-même l'Orient ; à rêver dans le salon Paul et Virginie où mille et un objets d'une charmante délicatesse chantaient la légèreté du gracieux siècle transporté au jardin primordial d'Éden ou des Pamplemousses sur l'île parfumée dite de France, auréolée au milieu de son océan comme un caillou jeté dans l'eau ; à caresser du regard et de la main les meubles pondichéryens qui résultent de la rencontre des bois indigènes de la côte de Coromandel avec le savoir-faire des ébénistes européens arrivés là-bas, leur boîte d'outils en bandoulière ; à suivre René de Chateaubriand sur les rives du Meschacébé et Alphonse de Lamartine dans son voyage en Orient et aussi les poètes dits des îles, Leconte de Lisle ou José Maria de Heredia ou Léon Dierx, et encore Pierre Loti, toute une pâte littéraire propre à faire battre les cœurs, hérissier les poils et t'inciter à aller te chercher ailleurs si tu y es selon ton statut social et le destin que tu t'apprêtes à faire bifurquer par le concours de l'École coloniale, le harcèlement des bureaux de la rue Oudinot, en répondant « Infanterie de marine » lors de la cérémonie des affectations de Saint-Cyr ou plus prosaïquement par ta signature au bas de la feuille d'engagement militaire ou du contrat de la Compagnie pordurière du Petit Togo. Images, chants, arts de vivre suscités par ces ailleurs multiples en manière d'auto-célébration de la mère patrie et de ses enfants qui accueillait néanmoins une section des arts indigènes où s'échelonnaient en d'artistes compositions murales symétriques des objets d'Afrique, la *nimba* des Baga de Guinée, la grande statue à clous *Vili* et le moulage de

masque Fang vendu par Maurice de Vlaminck à André Derain en 1905 — ou bien était-ce de Derain à Vlaminck et l'année suivante ? — des objets du Maghreb mais aussi d'Asie et d'Océanie, parmi lesquels les bois gravés et monotypes de Paul Gauguin. La dernière section de ce musée de la France d'outre-mer, dite « économique et sociale », manipulait les chiffres à laquelle finissait par se réduire l'infinie richesse de la boule bleue, car enfin il importe de savoir une bonne fois pour toutes si les colonies ont rapporté, oui ou non ?

Car vint le temps du reflux, de la Corrèze avant le Zambèze, où le film colonial se rembobina avec une barbare symétrie, les assauts sanglants des débuts Algérie 1830 Pékin 1860 Dahomey 1892 changés en retraits affolés et non moins sanglants Sétif 1945 Haiphong 1946 Madagascar 1947 toutes dates mentionnées à titre d'échantillons. Alors s'effacèrent au musée de la porte Dorée les couchers de soleil orientalistes qui réapparurent seulement bien plus tard à la gare d'Orsay, oubliés les poèmes de Heredia, reléguées aux réserves et jusqu'à ce jour réapparues nulle part les peintures de l'école indochinoise, démonté le suave salon Paul et Virginie, rendues à leurs propriétaires les bonbonnières aux dessins d'oiseaux chamarrés, remisés les meubles pondichéryens où s'était étendue l'extravagante compagne de Joseph François Dupleix, la bégum Jeanne, aujourd'hui visibles à quelques exemplaires au musée de Port-Louis en Bretagne, tu jettes un coup d'œil depuis la tour en échauguette, sur un ciel très bleu trois nuages dansent un jabadao improvisé, l'éclat du soleil sur le granit gris, un cri de mouette, à tes pieds l'eau verte sur laquelle s'engageaient les navires de la Compagnie des Indes, repliés aussi les graphiques, les statistiques qui prouvaient combien tout cela, l'aventure, l'empire, avait été au total et tous comptes faits, une bonne affaire.

Sous l'impulsion de l'ex-jeune homme désenchanté qui rêva d'incarner l'histoire, André Malraux, alors devenu ministre à grosses lunettes qu'il balançait au bout du bras tel un oiseau mort et prophète de la religion de l'art au panthéon de laquelle il acheva d'annexer les statues, les masques, les poids de mesure, les reliquaires et les cimiers de chefs venus dans les bagages des administrateurs aux casques en moelle d'aloès, le lieu se mua en musée des Arts africains et océaniques. Tandis que l'empire s'effritait, qu'il s'effondrait sur lui-même, que la carte tachée de rose se craquelait, qu'éclataient les pétards de l'OAS, qu'un million de pieds noirs choisissaient entre le cercueil et une ultime traversée de la Méditerranée, et que dans le pâle soleil d'une station thermale au nom d'eau minérale les dirigeants du FLN bien à l'aise dans leurs costumes élégants mettaient fin à l'aventure, tandis que les statuettes, les masques et les cimiers de chefs se déployaient aux murs et sous les vitrines, dans le plus profond du ventre du musée permanent des Colonies ne demeurait plus de cette permanence que l'aquarium, de sorte que — ironie du sort comme on disait — la fluidité biologique, animale, les taches colorées, bleues, jaunes, rouges des poissons tropicaux se montrent plus efficaces contre les assauts du temps que la mise en scène des œuvres de civilisation. Est-ce parce qu'en arrière-pensée de la conquête coloniale se nichait la quête d'un jardin au goût de paradis que le musée reçut un aquarium, ou bien par cette association entre *artificialia* et *naturalia* qui prévalait déjà dans les cabinets de merveilles médiévaux, dissociation en vertu de laquelle tout musée cache toujours un zoo ? Comme si l'altière figure de la France qui se dresse à l'étage au-dessus, pile au centre, entre mer et ciel parmi les caravelles aux voiles immaculées, trouvait ici, dans les entrailles moites du sanctuaire, sa nourriture sacrée à la mode de ces déesses qu'il faut amadouer par des

offrandes consommables tels ces six crocodiles au fond de leur fosse dont rochers et végétaux figurent un improbable paysage africain. De même qu'à l'étage au-dessus l'altière figure de la France rayonne sur les quatre parties dans un paysage de jungle peint, par une inversion infernale, à cet étage inférieur tout autour de la fosse aux crocodiles s'alignent aux vitrines phosphorescentes des poissons et autres créatures marines venues d'Océanie, d'Amérique, d'Asie et d'Afrique. Tu admireras en outre qu'autrefois vécu ici le cœlacanthe, ce grand poisson fossile vivant vieux de trois cents millions d'années car, pendant que les statues et masques d'Océanie, d'Amérique, d'Asie et d'Afrique affluaient dans les capitales européennes comme autant d'énigmes émergées de la nuit des temps, aux yeux démesurés sertis de coquillages, aux bouches ouvertes et chargées de graisse, aux visages tordus hérissés de plumes en une manière de fragmentation à l'infini du sphinx rencontré par Œdipe sous l'espèce ethnographique, et que les savants s'apprêtaient à apprivoiser sous l'appellation d'art bientôt dit « primitif », tandis que le médecin viennois forgeait le mythe du meurtre primordial à l'ombre du totem, dans l'ordre de la nature les savants traquaient aussi les origines sous la forme de cette créature marine, le cœlacanthe, poisson qui présente selon certains un résidu comportemental d'un stade tétrapode pouvant figurer une tentative de passage de la vie aquatique à la vie aérienne, soit l'invention d'un ancêtre très éloigné des vertébrés terrestres et muni d'un « poumon » car, comme toi ce poisson respire l'air atmosphérique et craint la noyade.

Sur le tréfonds de ses crocodiles sacrés et de l'ancêtre poisson, le musée des Arts africains et océaniens déroulait, depuis les années soixante de l'autre siècle jusqu'à sa fermeture au printemps 2003, ses collections d'objets dépouillés de leur sauvagerie à mesure qu'ils s'étaient agrégés au musée imaginaire

du ministre trop doué, à grosses lunettes, mais qui laissait à la porte de ce musée en images la totalité des arts des civilisations musulmanes. Sa métamorphose des dieux était avant tout une métamorphose des figures, à l'opposé de la foi sans visage de l'islam qui congédie la représentation au titre de grossièreté idolâtre pour la réserver au divertissement de quelques scènes de chasse et d'amour. Pour le musée imaginaire et la religion de l'art les objets des civilisations musulmanes sont une monnaie dévaluée qui, contrairement au « Sésame ouvre-toi », ne débouche sur aucune grotte ni aucun horizon magique. C'est pourquoi les objets du Maghreb ici offerts à tes yeux paraissaient autant de fragments prélevés à la ville orientale qui fut une manière de chef-d'œuvre d'art continu de la boucle de ceinture de son habitant à l'homogénéité sableuse de sa silhouette contre le ciel, objets récoltés moitié par intérêt scientifique, moitié par goût artistique, moitié par rapine et collés aux murs ou sous vitrine : morceaux de mobilier au bois ajouré ou plaqué de métal, moucharabieh de thuya ou de cèdre dont les fuseaux tournés s'emboîtent à l'infini pour brouiller le regard curieux depuis l'extérieur tout en appelant la volupté de voir depuis l'intérieur ; bijoux féminins dégoulinant en stalactites tels les ornements stuqués ou sculptés des mosquées médiévales, une perle, un cabochon, une pierre, une goutte, autant d'équivalents ouvragés de ces récits nocturnes enchâssés les uns dans les autres et chaque nuit recommencés ; armes masculines pour la parure et le prestige, poignards à pommeau d'ivoire, fusils damasquinés, fourreaux gainés de soie ; poteries et céramiques aux rinceaux chantournés ; broderies, tissages, tapis de prière en avant-goût de paradis et quelques feuillets du livre dont l'écriture calligraphiée est formée pour t'accrocher l'âme par le regard intérieur, toutes richesses d'abord rapportées en images par les artistes qui avaient accompagné la

conquête des États barbaresques et s'étaient retrouvés un jour d'octobre 1856 pour suivre le convoi mortuaire du plus jeune d'entre eux, Théodore Chassériau, au cimetière de Montmartre où vint également Gustave Moreau alors âgé de trente ans, le peintre Adrien Dauzats qui avait participé à la conquête de l'Algérie et Eugène Delacroix qui avait suivi le mouvement de l'histoire dans la poursuite diplomatique des opérations, avant qu'une nouvelle génération de peintres n'accompagne la mise en valeur des rives musulmanes de la Méditerranée dont la plus grande promesse fut le percement du canal de Suez où furent officiellement invités les pourvoyeurs du Salon en vues orientales, Narcisse Berchère, Eugène Fromentin, Léon Gérôme, Adolphe Moulleron, Édouard Riou ou Charles Tournemine, jusqu'à ce qu'Henri Matisse vienne enfin chercher non plus les motifs guerriers, paysagers, érotiques et pittoresques mais peut-être l'absence de la figure et du motif à l'invitation de Gustave Moreau, l'arabesque elle-même.

Puis, voici maintenant la section océanienne. Au creux de la succession crantée du temps les rêves des uns s'enchaînent aux songes des autres, la noria des élans, des poussées, des départs : Joris-Karl Huysmans en flagrante surprise de prescience devant l'un des premiers nus de Paul Gauguin à l'exposition des indépendants de 1881 *la Vénus de Milo n'est ni plus intéressante, ni plus belle maintenant que ces anciennes statues du Nouveau Monde, bigarrées de tatouages et coiffées de plumes*, Gauguin bientôt pris par le charme de l'atelier des tropiques formulé par Vincent Van Gogh à la lecture de Pierre Loti, non le chroniqueur sanglant de la prise de Huê pour *Le Figaro* mais l'enchanteur de *Rarahu*, les délices de l'épopée moderniste empruntant les mêmes sillons marins que l'épopée guerrière, commerciale et civilisatrice, Paul Gauguin après la Bretagne et la Martinique en quête du sauvage, du

primitif, à la fois sauveteur et vampire des anciens cultes, à rebours de l'inexorable tic-tac progressiste, visiteur de l'exposition universelle de 1889, de sa reconstitution du temple d'Angkor et spectateur de ses danses javanaises, candidat à une possible installation de l'atelier des tropiques au Tonkin ou à Madagascar sur les traces de la France pacificatrice et peignant in extremis avant l'embarquement *La Perte du puce-lage*, entretemps artistique où l'austère paysage de la Bretagne quittée accueille le corps juvénile d'une indigène des îles en attente d'un faunesque renard dans la peau duquel le peintre s'est glissé en ancêtre prestigieux et mythologique du touriste sexuel. Puis ce formidable chassé-croisé au printemps 1891 sur le port de Marseille la porte de l'Orient entre l'embarquement, le départ du renard pour Tahiti et le débarquement un mois plus tard, le retour d'Arthur Rimbaud, mauvais fils revenu mourir dans le sein de la mère, la blanche Europe, la France, à l'hôpital de la Conception, Arthur Rimbaud l'exact congénère d'Hubert Lyautey le maréchal aujourd'hui enfoncé dans la grisaille de l'oubli tandis que le nom du poète au cœur chevelu qui avait claqué la porte ancestrale *Ma journée est faite ; je quitte l'Europe*, jouit d'une inépuisable jeunesse éternellement recyclable, lui dont le nom ruisselle toujours sous la pluie fine et continue des perles de la gloire. Puis ce non moins formidable chassé-croisé, sur l'autre face de la planète cette fois, entre Tahiti où Victor Segalen, jeune adepte de la religion de l'art à la fine moustache et au regard clair venu de Brest, pose le pied le 23 janvier 1903 et Hiva Oa, île fragrante des Marquises où Paul Gauguin meurt le 8 mai 1903, tandis que de l'autre côté du globe Georges Rouault ouvre au public le conservatoire des dieux antiques du musée Gustave Moreau, Victor Segalen endosse le rêve de Paul Gauguin et entreprend de recueillir les anciens récits maoris, achevant par ce sauvetage d'étendre le filet de capture, ramenant de

force dans le giron métallique du temps les chants et les figures des dieux, enfermant dans la succession crantée des horloges de bronze l'écoulement lumineux, éternel et sans cesse reconduit de la tresse « Origine-du-verbe » par ce geste désespéré qui fige la légende en histoire, métamorphose la figurine sacrée en monument, détruit ce qu'il saisit ne serait-ce que du regard à l'image de ces fresques évanouies au moment même de leur découverte par les archéologues, ou bien il efface, ce geste désespéré, ce qu'il touche, le doigt posé sur les miraculeux dessins d'une aile de papillon. Ainsi l'Occident se mit en devoir de fabriquer, comme il sait le faire avec tenons, mortaises et rivets de fer, la mémoire de ceux qu'il avait rencontrés au gré de ses annexions guerrières, commerciales et civilisatrices, et de la prendre en charge cette mémoire, ultime mainmise matérielle récitée par la triste litanie des inventaires d'objets rapportés dans le ventre des navires pour s'entasser au musée où, recyclées — métamorphosées disait le ministre — ils trouvèrent une nouvelle jeunesse au service de la religion de l'art qui, fatiguée de faire revenir sur la toile les dieux antiques aux ombres désormais trop pâlies, cherchait à annexer les figures régénératrices de bois, d'os et de plumes aux couleurs bigarrées, les *tiki* dodus des Marquises et les squelettiques *moai kavakava* de l'île de Pâques, en quête maintenant d'une *barbarie qui est pour moi un rajeunissement* disait le renard et Maître du jouir de Hiva Oa dans les rêves duquel Victor Segalen se glissait pour sacrifier sur la plage une vision de cheval blanc au sang chaud et purificateur avant de sauver du marteau du commissaire-priseur de Papeete les panneaux sculptés en bas-relief et peints du faré de Paul Gauguin mais aussi ce fameux *Village breton sous la neige* présenté à l'envers lors de la vente au titre d'une vue des chutes du Niagara — Ô discipline du regard ! — et donné par Victor Segalen qui fut longtemps cru

— Ô délices de l'épopée moderniste ! — comme la dernière œuvre de Gauguin ! Dans le faré de Hiva Oa, sur l'île fragrante ou le récif de désolation c'est selon, le temps s'invitait aussi sous les espèces de la nostalgie ! Paul Gauguin, vociférateur, bouffeur de missionnaires, copain-copain avec le proscrit Nguyên Van Cam dit Ky Dong, l'« Enfant merveilleux » qui distribuait à ses fidèles, au Tonkin, des amulettes magiques propres à stopper les balles des tirailleurs annamites conduits par un officier au long nez et qui poursuivait, lui, sa mission de restaurer l'harmonie entre le ciel et la terre, déporté là-bas par les autorités françaises, Paul Gauguin achevait sa quête du sauvage, du primitif, de l'immémorial par l'annexion des poussières de la civilisation maorie à la religion de l'art. Puis, de retour de Hiva Oa vers Tahiti sur la *Durance*, rapportant vers la mère patrie les reliques du culte de Paul Gauguin, sur le bateau, premier lecteur du manuscrit *Noa Noa* où le texte et le dessin s'entredévorent, Victor Segalen lut ces mots « *Chapitre XII Le conteur achève son récit Il me fallait revenir en France* ». Puis enfin, de même que les figures et objets des peuples d'Océanie trouvaient une nouvelle vie sous l'œil et les mains des artistes d'Occident, le mot *tabou* dont le sens original s'était dissous dans la mer, trouva une fortune nouvelle dans la mythologie moderne façonnée par le médecin viennois. Puis encore, à quelques encablures de temps, Henri Matisse, encore lui, revint célébrer ici à coup de papiers découpés l'harmonie entre le ciel et la mer.

Voici maintenant la section africaine. C'est l'histoire d'une rencontre. Non d'un départ comme celui de Paul Gauguin à la recherche de quoi vers les îles ? mais de la découverte de ce qui était là, sous les yeux, les deux fétiches nègres comme on disait alors à l'aide de ces deux mots désormais frappés de tabou, le fétiche double comme pris dans cette seconde vue que donne l'ivresse, double comme les statuettes *ibeji* façon-

nées à l'image des jumeaux morts chez les Yoruba, les deux fétiches posés sur des planches, au-dessus du comptoir de ce bistrot d'Argenteuil entre les bouteilles de Picon et de vermouth, les deux fétiches aussitôt troqués par le peintre Maurice de Vlaminck contre deux bouteilles de vin, nouant du même coup un nœud sur la tresse « Origine-du-verbe » de l'épopée moderniste sous l'espèce de la célébration de la rencontre, Maurice de Vlaminck rejouant sur le mode mineur, dans le bistrot d'Argenteuil, dans l'irisation des bouteilles, la scène de baptême du 14 octobre 1492 après que les trois caravelles aux voiles frappées de la croix rouge eurent accosté le continent alors réduit à une plage bordée d'aloès, de palmiers et d'euphorbes. Les savants gardiens de la tresse « Origine-du-verbe » de l'épopée moderniste se penchent sur les archives, les correspondances et documents dispersés d'un côté et de l'autre de l'océan Atlantique, au sein des conservatoires, des bibliothèques et des musées où sont enfermées les reliques de la légende, chez les collectionneurs et les bien nommés ayants droit. Ils discutent pour savoir qui de Vlaminck, André Derain, Henri Matisse et Pablo Picasso a découvert l'art nègre et quand était-ce exactement ? à l'automne 1906 ? au printemps de la même année ? dès 1905 pour Picasso ? ou bien faut-il suivre le marchand Paul Guillaume *C'est vers 1904, chez une blanchisseuse de Montmartre que le hasard m'a conduit pour la première fois devant une idole noire...* bistrot, blanchisseuse, Argenteuil, Montmartre, tous lieux périphériques et circonstances triviales dont aime à se nourrir l'épopée moderniste, lequel de ceux-là, Vlaminck, Derain, Matisse et Picasso a « inventé » l'« art nègre » et qui a initié qui à cette extension de la religion de l'art et par quels trocs d'objets, le moulage de masque fang acquis de Vlaminck par Derain et que tu peux voir au Centre Georges Pompidou, l'un des épïcêtres mondiaux de l'épopée moder-

niste ce récit en images auquel sont aussi incorporés les artistes allemands Emil Nolde et Ludwig Kirchner car les musées de Dresde et de Berlin regorgeaient, comme le British Museum où Derain est repéré en 1906, ou bien également le musée d'Ethnographie du Trocadéro où Picasso se découvrit lui-même en découvrant l'art nègre selon le ministre aux grosses lunettes, tous ces musées, donc, regorgeaient d'objets arrachés à leurs mondes originels, venus dans les bagages des explorateurs, des administrateurs et des tirailleurs, capturés au hasard de sanglantes campagnes guerrières afin de perpétuer le rituel immémorial qui associe généralement en conclusion des victoires militaires le viol des femmes, le rapt d'esclaves et le pillage des richesses artistiques, les statuettes de bronze du royaume de Bénin regroupées en lisière de la ville éponyme après l'expédition punitive de 1897, parquées dans un enclos de tôle, allongées en rang d'oignons, leurs corps métalliques aux membres rigides dressés vers le ciel évoquant l'exhumation de squelettes miniatures d'une espèce inconnue, quelques unes isolées, debout, gardées par trois fonctionnaires britanniques aux traits fatigués, aux costumes blancs défraîchis, canotiers redressés en arrière sur la tête et cigarette pendante aux lèvres, l'un d'eux le sourire vainqueur aux lèvres, assis sur un minuscule léopard sculpté, le tout composant une scène de chasse misérable, ou bien encore, rapportés, ces objets, par les savants, donnant lieu à des scènes similaires de déportation désolée ci-contre des autochtones rassemblent des pièces destinées à être embarquées sur la *Korrigane*, trois corps noirs nus jusqu'à la ceinture quelque part sur le fleuve Yuat en Nouvelle-Guinée s'affairent autour d'un groupe de statuettes en position assise, les bras ramenés vers leurs corps très maigres et les poings sous le menton, figures aux têtes ovoïdes, aux traits bulbeux, ces préparatifs sous le regard attentif et doux de l'aventurier, aristocrate et

savant, chapeauté, tout de blanc vêtu et affairé à organiser le groupe de figurines éparpillées dans les herbes, à ses pieds, tels les échantillons d'un peuple venu d'ailleurs, petits êtres de constitution voisine de la tienne mais de proportions extraordinaires à l'image de ces personnages sortis du fond de l'espace car, pendant que les musées d'ethnographie se peuplaient de ces figurines inquiétantes venues d'Afrique et d'Océanie, surgissaient aussi du fond du ciel les extra-terrestres dans l'annonce d'une guerre des mondes. Mais c'est une autre histoire. Picasso en visite au Trocadéro, au milieu de toute cette fatigue, du dégoût, un haut-le-cœur, le cœur au bord des lèvres ou même bavant à la poupe, la solitude, l'envie de fuir et la sensation d'être saisi et la montée de la colère froide, blanche, *moi aussi je suis contre tout*. Tout est ennemi. Dans le combat entre toi et le monde choisis le monde. *Les Demoiselles d'Avignon ont dû arriver ce jour-là* pour renouveler la figure par le masque avec une violence anarchiste au moins égale à la violence coloniale car toutes deux, la violence anarchiste comme la violence coloniale recelaient, au-delà de l'horizon du présent, un même rêve de jardin paradisiaque où la vie s'épanouirait dans la volupté, le calme et le luxe. Picasso découvrait son continent noir, la peur, la frayeur, et son remède, le talisman bariolé contre l'univers hostile, l'esprit des morts toujours en veille, une lampe de porcelaine allumée, s'appropriant la force supposée des statuettes, régénérant ainsi le vieil art humaniste fatigué à la supposée source de jouvence primitive comme le raconte l'épopée moderniste, ce que Paul Guillaume résumait sous la forme raccourcie *L'art nègre est le sperme vivificateur du XX<sup>e</sup> siècle spirituel*, fécondation mentale accordée au chant incantatoire colonial selon lequel la vieille Europe fatiguée puiserait son renouveau au contact des peuples supposés enfants, de sorte que l'artiste occidental s'empara du *tiki* maori, du masque à transfor-

mation kwatiutl de la côte pacifique Nord-Ouest, des *nagas* de l'architecture khmère et du reliquaire kota du Gabon du même mouvement que l'ingénieur des phosphates de l'Océanie, du sucre de la Guyane, du charbon de Hongay et de la banane de Guinée.

La roue tourne. Une histoire prend fin. Déjà il n'y a plus d'ici ni d'ailleurs. Le phylactère écrit. Dans cette attente, les musées renferment toujours ce sublime et désespérant entassement d'objets moins les coiffures, les tatouages, les scarifications et les danses car si tu juges qu'un homme est un homme alors tous les ancêtres se valent, tous les fantômes des uns et des autres figés dans l'orgie du passé que tu touches du regard à travers les vitrines d'Europe et d'Amérique, mais aussi d'Afrique, d'Asie et d'Océanie, jusqu'à l'innommable musée du quai Branly lui-même organisé selon les quatre parties, l'Afrique, l'Asie, l'Océanie et l'Amérique dédoublée en nord et sud, autour du centre vide, désormais l'infigurable vieille Europe à la peau veloutée, dans l'attente d'un partage équitable des ancêtres sur la surface de la boule bleue, allez et multipliez dans l'oubli de la fatigue de l'ancien palais du Trocadéro construit pour l'exposition universelle de 1878 où se retrouvaient Picasso et Derain, la Renommée au faite du dôme, à ses pieds, tout en bas, sur la cascade se dressaient les allégories de l'Eau et de l'Air tandis que l'Europe de bronze, alors casquée, trônait sur les quatre parties de bronze, l'Océanie, l'Amérique déjà dédoublée en nord et sud, l'Asie et l'Afrique, toutes figures monumentales exaltant l'art et l'industrie de tous les peuples, reléguées un demi-siècle plus tard dans une décharge publique, reposant parmi les gravats de chantier à l'image d'un cimetière de géantes, puis sauvées in extremis par une conservatrice du patrimoine consciencieuse et zélée, et réhabilitées pour se nicher, trouver une nou-

velle fortune au panthéon de l'art, au parvis de la gare d'Orsay où tu peux les voir, le phylactère désormais saturé, les caravelles aux voiles immaculées depuis longtemps naufragées ou rentrées au port et les natifs, sur la croûte de la boule bleue désormais devenue une unique banlieue, errant à la périphérie de peu ou prou la même mégalopole aux peu ou prou identiques récits imagés en feuillets véhiculés par satellites.

*Arnauld Le Brusq - Monuments a été publié aux éditions L'Insulaire en 2006.*